

# J'espère qu'un jour je serai aussi heureuse qu'une caissière

Julie Bouchard

Volume 40, numéro 6 (240), décembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32114ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

## Éditeur(s)

Collectif Liberté

## ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

## Citer cet article

Bouchard, J. (1998). J'espère qu'un jour je serai aussi heureuse qu'une caissière. *Liberté*, 40(6), 55–57.

JULIE BOUCHARD

## J'ESPÈRE QU'UN JOUR JE SERAI AUSSI HEUREUSE QU'UNE CAISSIÈRE

Le chien des voisins jappe encore. Cela me suffit pour savoir qu'ils sont en train de baiser. Cela me suffit aussi pour me mettre au lit. Comme si l'odeur de leur sexe, s'échappant par la fenêtre de leur chambre, en face de la mienne, m'avait enfilée au passage. Heureusement, tu es là.

Je l'ai laissé là-haut, en travers de mon lit, et suis partie au travail. Il n'y était évidemment plus lorsque je suis rentrée, ce qui m'a permis de prendre une douche et de me mettre au lit aussitôt. Trop fatiguée pour avaler quoi que ce soit.

Paul m'a demandé aujourd'hui d'écrire un article sur cette femme qui fait la grève de la faim pour obtenir la parité salariale avec ses collègues masculins. Il me l'a demandé parce que je suis une femme. Et parce que je suis une femme et qu'elle en est une, je devrais immédiatement ressentir de la sympathie pour sa cause. Sauf que je n'en ressens pas. « Une autre pauvre femme victime de l'injustice d'un système conçu par et pour les hommes. » Vraiment, j'en ai rien à foutre.

Il pleut. J'ai oublié mon parapluie. Un type dans le métro n'arrête pas de me dévisager. Comme s'il reconnaissait sa mère. Ou son ex. S'il a envie de baiser, des gonzesses qui ne demanderaient pas mieux, je pourrais

lui en pointer quelques-unes. Le métro, c'est ça. Tu partages quelques kilomètres avec des inconnus, et il s'en trouve toujours un pour déchiffrer là-dedans un signe du destin. Déchirant.

La femme assise en face de moi porte tout le tragique de la vie sur le visage. Une Grecque, sans doute. Elle l'a eue dure, ça se voit. Ses joues et son regard tirent vers le bas. Mais il y a aussi ses sourcils ; ils se rejoignent presque au milieu. Comme un petit pont. Je n'ai pas trop envie de m'en amuser, car elle ne me lâche pas des yeux. Elle me déteste. Résolument. Et ça me fait drôle, parce que c'est la première fois que je la vois. Elle croit peut-être que c'est moi qui lui ai volé son os. Je lui souris tristement, comme à une grand-mère avec qui il faut toujours être gentille. Et je lui montre mon cul en sortant du wagon.

Je pense à lui. S'il baisait moins bien, je n'y penserais déjà plus. Mais voilà. J'attends la suite comme plus jeune j'attendais ma fête. J'y pense et je m'excite. Quitte à me fêter toute seule.

Je remontais vers la sortie quand il m'a agrippée. Il y avait des mois que je ne l'avais vu. Comme s'il y avait une justice. Et puis le voilà. Deux dents dans la bouche et il crie. Les gens qui nous entourent, jusque-là indifférents à tout ce qui n'était pas eux, nous dévisagent maintenant sans se gêner. Il a du mal à contenir son enthousiasme. Je n'arrive pas à cacher ma surprise. D'où vient tant de bonheur ? Il m'a toujours assommée, et il le sait. Me voilà maintenant, avec sa tête sur les seins, comme une orange abandonnée. Je sais qu'il crève du sida, mais je ne sais pas comment accueillir de la tendresse qui s'est trompée d'adresse. Il reste un petit moment, puis se jette sur autre chose. Je ne l'ai plus revu.

La rue Sainte-Catherine est déjà bondée, mais tant pis. J'y mêle quand même un ennui dont je ne sais plus quoi faire. Entre les milliers de robes et de tubes de rouge à lèvres, mon reflet dans les vitrines. Je me fais des

grimaces dans les glaces, comme j'ai vu ma mère s'en faire toute sa vie. Toute sa triste vie.

Évidemment, je ne l'ai pas vu et j'ai trébuché sur lui. Faut dire qu'il n'en mène pas haut. Que quelques pouces. La dernière fois qu'il a trébuché, ça doit faire longtemps. Il est là, tout aplati, et ça semble déjà trop. Il ne bouge pas. Immobile. On dirait un oubli. Un gros oubli crasseux. On se retourne et on n'y pense même plus. Quand même. Surtout que le bonheur est en démonstration, tout prêt.

Tout sourire, les cheveux bruns, environ trente-cinq ans, elle annonce les prix en chantant et sautille derrière la caisse comme dans une tombola. J'ai même cru qu'elle allait m'embrasser quand elle m'a remis la monnaie. Elle m'a sonnée, à tel point qu'en ressortant du magasin, je n'ai pas fait attention et j'ai marché sur une fourmi. Comme quoi, le bonheur des uns fait le malheur des autres. Et on ne le fait même pas exprès. J'espère qu'un jour je serai aussi heureuse qu'une caissière.